

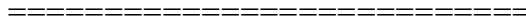
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



22ème Thème de clôture - La Nature (Regroupement de textes des tomes I, II et III)

L'automne 1 : lecture 66

SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vésampâyana dit :

Les deux charmants enfants de Vasoudéva, une fois fixés dans le Vrindâvana, coururent de tous côtés, entraînant avec eux leurs troupeaux. L'été venait de finir, et dans ces bois ils se livraient à tous les plaisirs de la saison. Ils jouaient avec les pasteurs, ou se baignaient dans l'Yamounâ. L'automne comblait tous leurs vœux. De grands nuages, dont le sein était sillonné par l'arc d'Indra, se fondaient en pluies abondantes. L'oeil n'apercevait plus le soleil ni la terre : l'un est voilé par la nue, qui s'épuise pour se grossir encore d'une onde toujours nouvelle ; l'autre est cachée sous un déluge qui la rajeunit. Les bois, brûlés par les ardeurs de l'été, se trouvent rafraîchis par l'eau du ciel et remplis d'une armée de ces insectes à la rouge cuirasse². C'est le moment où les paons s'agitent en cadence, et déploient les richesses de leur queue : le plaisir ravive leurs couleurs, et leurs cris aigus résonnent au loin. Le cadamba³, que raniment les pluies d'automne, reprend sa vigueur et sa grâce, et fournit une pâture nouvelle à l'abeille. La forêt, remplie du parfum de ces fleurs, offre un aspect riant : la chaleur est éteinte ; la terre reçoit avec joie l'eau du nuage, et les montagnes qui en sont arrosées semblent respirer de l'incendie allumé par les ayons du soleil. Le ciel, tourmenté par le vent et couvert de ces grandes masses de vapeurs, ressemble à ces capitales bruyantes et populeuses des rois de la terre. Humectés de ce lait qu'Indra fait jaillir du haut du ciel, et rafraîchis par l'haleine des vents, les bois étalent ici la riche parure du silindhra⁴ ; là les doux parfums du cadamba ; ailleurs les feux étincelants de la fleur du nîpa⁵. En respirant l'odeur qui s'exhale de la terre, l'homme se sent agité de plaisir. L'air retentit des accents du tchâtaca⁶, du coassement de la grenouille et de la voix perçante du paon. Les torrents impétueux qu'ont grossis les pluies nouvelles franchissent

¹ C'est là un des thèmes favoris des poètes indiens. Quelques ouvrages spéciaux sont fondés sur de pareilles descriptions, tels que le Méghadoûta, le Ghatacarpara, etc. Dans le cinquième acte du *Mritchchhacati*, une scène entière est consacrée à la peinture des pluies d'automne. Plus loin, nous trouverons encore d'autres descriptions de ce genre, surtout dans l'épisode de Vadjranâbha. En général, tous ces tableaux sont uniformes, et les auteurs, quoiqu'ils aient écrit dans des mètres différents, semblent se copier les uns les autres.

² Ce sont ces petits insectes connus sous le nom vulgaire de bêtes à Dieu (*coccinella*). Le nom sanscrit est शक्रगोप, *sacragopa*, ou इन्द्रगोप, *indragopa*.

³ *Nauclea cadamba*.

⁴ M. Wilson, dans les notes de sa traduction de *Mâlâtî et Mâdhava*, dit que cet arbre est inconnu. Dans son Dictionnaire, il nous apprend que le *silindhra* est la fleur du bananier (*plantain-tree*). C'est aussi une espèce de champignon.

⁵ Ce nom convient à trois espèces d'arbres, le *nauclea cadamba*, l'*ixora bandhuca*, et l'*asoca*.

⁶ Le चैतक *tchâtaca*, appelé aussi शारङ्ग *sâranga*, est une espèce de coucou (*cuculus melanoleucus*). On suppose qu'il ne boit que l'eau des nuages.

leurs limites, et entraînent les arbres de leurs rives. Les oiseaux qu'enchaînent les orages qui se succèdent, les ailes toutes mouillées, restent immobiles sur les branches. L'auteur du jour est lui-même comme noyé au sein de ces nuages épais, suspendus dans l'air où ils se heurtent avec fracas. Couverte d'arbres que la force des eaux a déracinés, et n'ayant plus de routes tracées, la terre se couronne de gazon. Des quartiers de rochers, coupés par les torrents, tombent de la montagne avec les arbres qu'ils ont vus naître, comme s'ils étaient frappés de la foudre ; et les allées de la forêt sont remplies de ces débris qui, arrachés de la colline, roulent et s'enfoncent dans la terre, comme une grêle que vomirait la nue. Les éléphants sauvages, en entendant la voix de la tempête, élèvent leurs trompes, et inondés par la pluie, ils ressemblent à des nuages qui seraient descendus sur la terre.

A la vue de ces masses humides qu'amène dans l'air la saison de l'automne, le fils de Rohinî, dans un moment d'épanchement amical, dit à Crichna : « Regarde ces nuages noirs, entourés d'une espèce de bracelet de grues. O Crichna⁷, en s'élevant dans le ciel, ils semblent t'avoir volé la teinte de ton corps ; le temps a pris ta couleur, le ciel s'est rendu semblable à toi. Comme toi, la lune se cache, et habite au sein des nuages orangeux. Le ciel, couvert de ténèbres, et comparable pour sa couleur à la feuille du lotus noir, est sombre et obscur. Vois, Crichna, dans cet intervalle où la chaîne des nuages a détaché un de ses anneaux, vois de quel éclat brille la belle montagne du Govarddhana. Le noir tchâtaca, ivre de bonheur à l'arrivée de la pluie, remplit les bois des accents de sa joie. Le gazon, arrosé d'une eau vivifiante, couvre la terre de sa douce verdure. Au moment de l'automne, ces roches inondées, ces bois, ces fruits de la terre, tous ces champs ont un instant perdu leurs charmes et leur beauté. O Dâmodara, c'est le règne des nuages audacieux, qui, effrénés et bruyants, soulevés par le vent rapide, portent l'inquiétude et le regret au cœur du voyageur. O Hari, toi qui parcourus les mondes en trois pas, ta demeure est au milieu de ces masses ceintes de l'arc d'Indra⁸ à trois couleurs, qui n'a ni flèches ni corde. L'astre, oeil brillant du monde, poursuit sa carrière dans l'obscurité ; il a perdu sa chaleur et sa couronne de rayons. Le ciel et la terre semblent confondus et unis ensemble par ces torrents non interrompus de pluies et cet océan de nuages. Sur la terre, les nîpas, les ardjounas⁹ et les cadambas laissent aussi tomber leurs pluies de fleurs ; et les vents tumultueux, se chargeant de leurs parfums, soufflent pour allumer l'amour. Quant au ciel, occupé par ces vagues nuageuses, immense et profond, il ressemble à une mer : on le prendrait aussi pour un guerrier disposé à combattre ; son arc est celui d'Indra ; sa flèche, c'est la pluie allongée en traits aigus ; son armure éblouissante, c'est l'éclair. Les vapeurs légères se groupent, s'amoncellent autour du sommet des rochers et des arbres : on dirait des troupes d'éléphants qui vomissent de l'eau ; et l'air, qui en est obstrué, présente aux yeux la couleur de l'Océan. Sortis du sein de la mer, les vents s'en vont, courbant les pointes des gazons, frais, humides, déchaînés et violents. Pendant la nuit, la lune est comme endormie au milieu de ces nuées qui se fondent en eau : pendant le jour, le soleil paraît comme submergé, et les dix régions du ciel flottent dans les ténèbres. Les trésors du lotus sont çà et là dispersés au gré du souffle des vents, et la pluie empêche de faire la distinction du jour et de la nuit. O Crichna, le Vrindâvana réparant les dommages que lui avaient causés les chaleurs et couronné par les nuages, ressemble au divin Tchêtraratha¹⁰ ». C'est ainsi que le frère aîné de Crichna, le robuste Sancarhana, célébrait les avantages de l'automne en visitant les pâturages. Ces deux enfants, occupés de leurs plaisirs, passaient ce temps à parcourir avec leurs parents cette immense forêt.

⁷ On a déjà vu que le mot *Crichna* signifie *noir*.

⁸ Le texte porte *Haryaswa*, synonyme de *Harivâhana*. Voyez ce dernier mot, lect. XXXIV, note 3.

⁹ *Pentaptera arjuna*.

¹⁰ C'est le jardin du dieu Couvéra, ainsi appelé du nom de son gardien *Tchitraratha*.

L'automne 2 : lecture 72

SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.

PEINTURE DE L'AUTOMNE.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu le discours du vieux pasteur sur les honneurs dus à Sacra, Dâmodara qui connaissait toute la puissance de ce dieu, répondit en ces termes : « Nous autres pasteurs, errant sans cesse dans les bois, et vivant du produit de nos vaches, nous n'avons d'autres divinités que nos vaches, les collines et les bois. Le laboureur s'occupe d'agriculture, le marchand de commerce, et nous de nos vaches : ce sont là les trois industries qui forment le trêvédyā¹. L'industrie qu'un homme cultive, est pour lui sa première divinité : c'est à elle qu'il doit son culte et son hommage, car c'est elle qui le protège et le soutient. Jouir des avantages qu'on reçoit d'un côté et adresser ailleurs sa reconnaissance, c'est s'exposer à un double malheur ; c'est risquer de se voir dépouillé de toute espèce de fruits dans cette vie et dans l'autre. Les travaux de nos laboureurs ont pour limites quelques levées de terre² ; ces levées de terre sont bornées par des bois, et les bois par des collines : voilà notre domaine. Au delà du bois voisin il est, dit-on, des monticules agréables, où nos génisses peuvent s'établir et errer en liberté. Laissons les vastes forêts aux lions à l'épaisse crinière, et aux tigres à l'ongle puissant ; qu'ils défendent leurs retraites et soient la terreur des bûcherons. Malheur aux imprudents qui s'égareraient près de leurs repaires! ils deviendraient victimes de ces monstres dévorants. Réciter les mantras, c'est le sacrifice du Brahmane ; tracer le sillon, c'est celui du laboureur ; le nôtre, c'est d'errer sur la colline : que la colline soit donc l'objet de nos hommages. Tel est mon avis : oui, faisons le sacrifice de la colline. Allons-y célébrer les cérémonies convenables, ou à l'ombre des arbres, ou sous l'abri du ciel. Là, que les victimes soient immolées, et les offrandes offertes sur un saint et brillant autel. Que tout le village sans exception soit rassemblé. Que les vaches, couronnées de fleurs d'automne, fassent autour de la colline une promenade³, telle que la religion le commande, et qu'ensuite elles se rendent au pâturage.

En effet, voici l'aimable automne avec ses gazons doux et vigoureux, avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est, ici, blanche sous les fleurs du priyaca⁴ ; là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les arcs⁵ ; partout hérissée des pointes du gazon. L'écho résonne des cris des paons. Les nuages blancs, épuisés d'eau, sans force, sans éclair, se balancent dans

¹ Le mot वेद्य, *védya* désigne une chose qu'on doit apprendre. त्रैवेद्य, *trêvédyā* veut dire assemblage de trois sciences.

² Les champs sont marqués par des levées de terre appelées सीमन्, ou सीमा, *sîman*, *sîmâ*. Ces limites se nomment aussi जङ्गल, *djangâla*.

³ C'est la cérémonie dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et appelée *pradakchina*.

⁴ On désigne par ce mot le *nauclea cadamba*. Le *priyaca* est aussi une plante médicinale et odorante, appelée communément *priyangoa* c'est encore un arbre nommé *pentaptera tomentosa*.

⁵ Le texte ne dit pas quelle est cette espèce d'arbre, qu'il qualifie de *vânâsana*. C'est peut-être le *tchâpapata* ou *priyâla*, communément *piyal* (*Bachanania latifolia*). Il y a aussi un arbre dont les feuilles sont noires et qui, pour cette raison, est surnommé *câlaparna* : c'est le *tagara* (*Tabernæmontana coronaria*)

le ciel et ressemblent à des éléphants privés de leurs défenses. Au bruit sourd de la nue qui se charge d'une onde nouvelle, les arbres semblent respirer, et leurs feuilles s'empressent de naître. Le ciel est comme un roi qu'on vient de sacrer, et qui paraît entouré des attributs de sa dignité : le nuage blanc est son diadème : les ailes des cygnes lui servent de tchâmaras⁶ ; la lune pleine et brillante, de parasol. Les nuages dans cette saison semblent prendre un corps : les cygnes sont leur sourire, les grues sont leur voix. Les rivières s'en vont vers l'Océan leur époux : leurs rives bordées de canards sauvages, voilà leurs seins ; leurs îles, voilà leurs reins arrondis avec grâce. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre, étonnés de leur ressemblance mutuelle. L'oeil aime à parcourir ces plaines rafraîchies par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir, et jaunies des moissons de riz qui mûrissent⁷. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature étale sa brillante richesse. Les lotus rouges, blancs et noirs se distinguent parmi les plantes aquatiques. Les paons témoignent leur joie, la violence des vents s'apaise : l'air est sans nuage, et la mer est tranquille. Quand ces paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre d'yeux étincelants.

L'Yamounâ étale avec orgueil ses rives largement humectées, brillantes de gazons, de fleurs et de rameaux verdoyants, couvertes de cygnes et de grues. Dans les champs coupés de rizières, dans les bois, les oiseaux poussent des cris de joie à la vue de la pâture que leur présentent la terre et l'eau. Les moissons qui, jeunes encore à l'arrivée des pluies, ont été arrosées de l'onde céleste, ont pris plus de force et de consistance. Quittant son vêtement de nuage, et parée des beautés de l'automne, la lune apparaît au ciel pure et brillante. Les vaches fournissent deux fois plus de lait, les taureaux sont deux fois plus ardents, les forêts deux fois plus belles ; la terre se charge de fruits. Les étoiles brillent de tout leur éclat, les eaux sont remplies de lotus, et le coeur des mortels est ouvert à la joie. Le soleil, délivré des nuages qui obscurcissaient le ciel, allume ses feux qui échauffent l'automne, s'entoure de rayons plus ardents et sèche les terres. Les rois, protecteurs du monde et pleins du désir de vaincre, passent leurs armées en revue⁸, et se menacent mutuellement sur leurs frontières. Les yeux se promènent avec plaisir sur les magnifiques allées de la forêt, rouges des fleurs du bandhoudjîva⁹, et raffermies sous les pieds par une douce chaleur. Parmi les arbres qui font la parure des bois on distingue l'asana¹⁰ aux sept feuilles, le covidâra¹¹ fleuri, l'ichicâ¹², le nicoumbha¹³, le priyaca¹⁴, le swarnaca¹⁵,

⁶ Autrement le *chowri*, ou *émouchoir*, formé avec la queue du *tchamara* (*bos grunniens*).

⁷ Cette espèce de riz (*calama*) vient en pleine eau. Il est blanc : on le sème en mai et en juin, et il est mûr en décembre et en janvier.

⁸ Cette cérémonie s'appelle *nârâdjana* : elle est fixée au 19 d'*âswina* (septembre-octobre). On lui donne encore le nom de *lohabhisâra*.

⁹ Autrement le *bandhoûca*, buisson qui porte une fleur rouge (*pentapetes phœnicea*)

¹⁰ *Terminalia alata tomentosa*.

¹¹ Espèce d'ébénier (*Bauhinia variegata*).

¹² Le Dictionnaire de M. Wilson donne l'*ichicâ* comme étant le *saccharum spontaneum*. Les deux manuscrits dévanâgaris portent *ichousâdca* ; je n'ai sur ce mot aucun renseignement.

¹³ Plante appelée aussi *danticâ*, communément *dantî*.

¹⁴ *Nauclea cadamba*.

¹⁵ Ce mot signifie doré c'est peut-être une épithète du *priyaca*. Mais comme plus haut on dit que la fleur de ce *priyaca* est blanche, j'ai pensé que *swarnaca* désignait un autre arbre, comme le *swarnapouchpa* (*Michelia champaca*) ou le *swarnavalcala* (*Bignonia indica*).

le srimara¹⁶, le pitchouca¹⁷ et la kétakî¹⁸. Mais dans nos villages surtout où résonnent gaiement les ribots, c'est là que brille l'automne, comme une jeune femme au milieu d'un groupe de pasteurs. Et n'est-ce point dans cette saison que les dieux arrachent à son heureux sommeil le maître du monde, celui dont Garouda est le drapeau? Allons donc, tandis que règne la fertile saison d'automne et quand les pluies ont cessé, allons honorer, comme nos divinités, et la colline et les vaches. Que celles-ci, les cornes ornées de beaux pendants et de plumes de paon, parées de clochettes et de fleurs d'automne, deviennent, pour notre bonheur, l'objet de nos hommages, et que le sacrifice de la colline soit célébré. Laissons les dieux honorer Sacra : pour nous, honorons la colline, et, malgré tous les obstacles, que nos respects s'adressent à nos vaches. Oui, si vous avez pour moi quelque amitié ou quelque reconnaissance, nos vaches recevront les honneurs d'un culte religieux. Croyez-moi, c'est pour votre bien que je vous ai parlé : suivez mes discours, et vous n'aurez qu'à vous louer de votre docilité ».

L'automne 3 : lecture 152

CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE L'AUTOMNE¹.

Vêsampâyana dit :

Le mois de Nabhas² avait amené les nuages qui couvraient le ciel de tout côté. Pradyoumna, en les contemplant, dit à la belle Prabhâvatî, aux larges et grands yeux, au visage brillant comme l'astre des nuits dans sa splendeur : « O ma charmante amie, la lune, dont le disque est si brillant, et dont ton visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilée par les nuages, et ne se montre que par intervalles, comme ta face quand elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. L'éclair se dessine en arc dans le ciel, et ressemble à l'or éblouissant de ta parure. L'eau jaillit de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres. Sur le sombre fond du nuage apparaît une ligne de grues, pareille pour sa blancheur à la rangée de tes dents. Les feuilles sont tombées sur les étangs, dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide, et maintenant troublée par les torrents. Ces nuages poussés par le vent, et sur lesquels les troupes de grues forment une espèce de dentelure, se heurtent dans l'air, comme les éléphants, avec leurs défenses éblouissantes de blancheur, s'attaquent dans les forêts. Vois cet arc aux trois couleurs qui ressemble au signe³ sacré qui décore ton front. Les nuages sont l'ornement du ciel et la joie du monde. Cependant à la vue de ce ciel orageux, les paons font éclater leur joie ; ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante et déformée, et, près de leurs compagnes, par leurs trépignements imitent les mouvements du danseur. Les uns, à l'abri sur les terrasses du palais dorées par la lune, se promènent fièrement et déploient

¹⁶ Inconnu.

¹⁷ *Vangueria spinosa*.

¹⁸ *Pandanus odoratissimus*.

¹ Ce sujet a déjà été traité, lect. LXVI et LXXII.

² Nom ancien du mois qui fut depuis appelé *Srâvana* (juillet-août). On trouvera dans le III^e vol. des Recherches asiatiques les noms des douze mois de l'ancienne année solaire, où *Nabhas* est le cinquième.

³ Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange ou de la poussière de sandal, ou des cendres de bouse de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Prabhâvatî était donc dévouée à ce dieu. Les sectateurs de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Râma portent une espèce de trident.

avec orgueil les couleurs variées de leur brillant plumage ; les autres, surpris par l'orage sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur queue riche en pierreries, et, l'aile toute mouillée, leur beau corps tout frissonnant, s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du sandal, et chargé des parfums ravissants aux fleurs du cadamba⁴, du sardja⁵, de l'ardjouna⁶ ; air délicieux, chéri de l'amour, qui sèche sur nos membres la sueur de la volupté, et présage une pluie nouvelle. Privé de ce souffle bienfaisant, que serait l'automne? Non, rien n'est au-dessus de ce vent parfumé, qui vient doubler le charme de nos entrevues, et, après les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

A la vue de ces grandes rivières qui se débordent et inondent au loin la campagne, les cygnes abandonnent le Mânasa⁷, et arrivent avec les grues et les hérons. Les fleuves et les torrents ont perdu leur brillante limpidité, et se trouvent couverts de ces troupes de cygnes et de grues qui s'y abattent en forme de tourbillons.

En ce moment le maître du monde, le grand Oupendra, dort étendu sur le serpent qui lui sert de couche⁸ : à ses côtés est la belle Lakchmî. Le Sommeil s'approche avec respect, et berce mollement les deux époux. Cependant la lune, obscurcie par les nuages, ressemble à la fleur du lotus noir, ou plutôt à la face de Crichna⁹. Les Saisons¹⁰, placées autour du dieu et brigant ses faveurs, lui présentent des guirlandes de fleurs et des branches de cadamba, de nîpa¹¹, d'ardjouna, de kétaca¹². Le serpent se traîne auprès de lui, et sa bouche, qui distille le poison, touche les fleurs que pressent les pieds de Crichna : il se plaît avec l'abeille à s'enivrer de leur doux nectar. Tous les êtres animés partagent le respect dont l'homme est pénétré pour le maître de la nature.

Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un lac profond suspendu sur nos têtes, et dont les eaux menaceraient à chaque instant de rompre leurs digues. Vois ces nuages entourés d'une belle ceinture de grues voyageuses, et destinés à féconder la terre. Tel qu'un prince, armé de son tchacra, pousse ses éléphants privés contre les éléphants sauvages et orgueilleux de leur force, tel le vent furieux, chassant devant lui ces masses humides, pousse, heurte les nuages avec d'autres nuages. De leur sein déchiré jaillit une onde céleste et pure, que saluent de leurs cris joyeux les Tchâtacas¹³, les paons et les autres

⁴ *Nauclea cadamba*.

⁵ *Shorea robusta* (sâl tree).

⁶ *Pentaptera arjuna*.

⁷ C'est le même que le Mânasarovara

⁸ Nous avons déjà vu que pendant la saison des pluies Vichnou est supposé dormir, et qu'il a pour couche le grand serpent appelé Sécha ou Ananta, dont les mille têtes se relèvent au-dessus du dieu pour lui servir de pavillon. On appelle *Prabodhanî* le jour où Vichnou est supposé se réveiller de son sommeil, le 11^e du pakcha blanc de Cârtica

⁹ Le teint de Crichna est noir.

¹⁰ Voyez la VIII^e lecture, tom. I, note 4.

¹¹ *Nauclea cadamba*. Il paraît que c'est le même arbre que le cadamba. On le désigne aussi comme une espèce d'*asoca* ou d'*ixora*.

¹² *Pandanus odoratissimus*.

¹³ *Cuculus melano-leucus*.

oiseaux. La grenouille, dont les flancs sont comme sillonnés par les seize côtes¹⁴, au milieu de ses compagnes, fait retentir le marais de ses coassements, comme le sage et vertueux Brahmane¹⁵, entouré de ses disciples, murmure les paroles du Rig-véda.

Oh! que j'aime cette saison, lorsque amenant à sa suite l'orage et le tonnerre elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports de leur amour! Mais, ô mon amie, ô toi qui es pour mon âme ce que le nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut ; c'est que d'un voile humide et sombre elle cache à nos regards cette lune brillante comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu de la terre étrangère. La lune est le témoin des gémissements de l'amante séparée de son ami ; elle est sa consolatrice quand elle se couvre de nuages, et que la bien-aimée peut se dire : Il revient. Si la lune est le charme du rendez-vous pour celle qui jouit de la présence de son ami, elle est comme un feu dévorant pour celle qui vit loin de l'objet de sa tendresse, réunissant ainsi en elle les deux extrêmes, la peine et le plaisir. Mais outre les avantages de ces rayons argentés dont tu peux jouir ici, dans la ville de ton père, la lune nous a dispensé d'autres biens. Cet astre brille à tes yeux sous le nom de Tchandra¹⁶ ; nous le connaissons encore sous celui de Tchandramas¹⁷. C'est lui que les Brahmanes, instruits dans le Sâma-véda, aux jours appelés parwans¹⁸, célèbrent comme seigneur magnifique et source de toute pureté : c'est lui qui, par ses austérités, a mérité le titre vénérable de roi des Brahmanes, titre brillant et difficile à obtenir¹⁹. Puissant par ses oeuvres, il est devenu le père de Boudha²⁰, lequel a donné naissance au roi Pouroûravas²¹, homme véritablement divin, qui, animé d'une sainte flamme, tira le feu caché au sein de la samî, qui aima Ourvasî, la plus belle des Apsarâs, qui, rassasié de la divine ambrosie et habitant du céleste séjour, fut honoré par les sages et respectables Brahmanes du nom de Soma et d'Agni. C'est de Pouroûravas, et par conséquent de Tchandramas, que sont descendus et Âyous²², et Nahoucha²³, lequel devint roi des Dévas, et le maître des dieux, le souverain du monde, la gloire des Yâdavas, Hari, né pour défendre la cause des Souras. C'est de la famille de l'illustre époux des filles de Dakcha²⁴ qu'est sorti le roi Vasou²⁵, honneur de la race lunaire, qui acquit le titre de Tchacravartin et une puissance pareille à

¹⁴ षोडशपक्षशार्च्चिन् *chodasapakchasârçyin*. Il me semble que, par cette épithète un peu obscure, l'intention de l'auteur est de dépeindre les seize côtes de la grenouille, devenues plus apparentes à la suite des chaleurs de l'été qui ont dû l'affaiblir.

¹⁵ Dans nos moeurs rien n'égalerait l'impertinence d'une comparaison dans laquelle une grenouille serait assimilée à un respectable ecclésiastique. Les Indiens, à ce qu'il paraît, ne voyaient dans cette espèce de rapprochement aucune teinte d'impiété.

¹⁶ Nom de la lune, appelée aussi Soma. La lune en sanscrit est du genre masculin. C'est le dieu Lunus des Latins.

¹⁷ Nom du dieu de la lune incarné.

¹⁸ Voyez tom. I, lect. IV, note 18.

¹⁹ Voyez la lecture XXV.

²⁰ Voyez *ibid.*

²¹ Voyez la lecture XXVI.

²² Voyez la lecture XXVII.

²³ Voyez lecture XXVIII. Ce prince posséda le titre d'Indra, qu'il perdit pour avoir outragé le saint Mouni Agastya. Il fut, dit-on, changé en serpent.

²⁴ Voyez tom. I, lecture II. Cet époux des filles de Dakcha est Tchandra.

²⁵ Voyez lecture XXXII, tom. I

celle d'Indra ; et le prince Yadou²⁶, le plus illustre des fils de la lune, qui obtint sur la terre le pouvoir souverain ; et les Bhodjas²⁷, nobles enfants d'Yadou, comparables au roi des Souras. Dans cette heureuse famille aucun prince n'a paru ami de la fraude, de l'impiété ni du vice ; tous ont été distingués par leur foi, leur générosité, leur bravoure ; tous ont été des modèles de vertu. Mais par-dessus tous brille celui qui est le maître de la terre et l'ami des hommes justes : ô ma belle amie, baisse avec respect ton front superbe devant Nârâyana, par qui vivent tous les autres êtres, Nârâyana, soutien du monde et du ciel, devant le héros dont Garouda est l'étendard, devant le dieu puissant qui est ton beau-père ».

L'incendie du mont Gomanta : lecture 96 et 98

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE.

ARRIVÉE SUR LE GOMANTA.

Vêsampâyana dit :

Après avoir bu du lait de cette vache, les deux héros Yâdavas, pleins de force et d'assurance, se remirent en marche, guidés par Râma lui-même, et se dirigèrent, par la route qu'il leur avait annoncée, vers la montagne de Gomanta. Leur pas impétueux ressemblait à celui de deux éléphants furieux. Le fils de Djamadagni les accompagnait, et ils étaient comme trois feux brillants, illuminant la route de même que les dieux illuminent le ciel. Enfin, après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au mont Gomanta, qui leur offrit l'aspect que le Mandara présente aux dieux. Une multitude d'arbres magnifiques y étale l'orgueil de leurs branches : çà et là s'élève l'odorant agourou¹, étendant son large vêtement sur la montagne ; de riches couleurs y charment les yeux de leurs teintes variées. Là, des essaims d'abeilles s'élancent en bourdonnant ; ici, des arbustes se dressent entre les rochers. Les paons ivres de joie poussent des cris qu'accompagne le bruit de l'orage. Des pics se perdent au milieu des airs ; des cimes d'arbres se confondent avec la nue. De leurs défenses, les éléphants froissent et tordent les rameaux.

Des troupes nombreuses d'oiseaux troublent partout l'écho de leurs chants. Des torrents d'une eau limpide tombent des cavernes le long de la montagne, que colorent de leurs nuances diverses le gazon, les branches et les rochers noircis ; de même l'aspect du ciel se diversifie sous le voile de vapeurs qui le couvre. Mille veines de métaux précieux composent le vaste corps du Gomanta, formé de plateaux et de précipices, honoré de la présence des dieux, beau comme l'agréable Mênâca², large, élevé, arrosé de tout côté d'une onde salutaire, couvert de bois et de grottes, et couronné de nuages blanchâtres. La terre est partout ornée de panasas³, d'âmâtacas⁴, d'âmras⁵, de roseaux,

²⁶ Voyez lecture XXXIII, tom. I.

²⁷ Voyez lecture XXXIV, tom. I.

¹ *Aquilaria agallochum*.

² Montagne que l'on place au midi de la presqu'île en deçà du Gange.

³ Le jaquier, *artocarpus integrifolia*.

⁴ *Spondias mangifera*.

⁵ Le manguier, *mangifera indica*.

de syandanas⁶ de tchandanas⁷, de tamâlas⁸, d'élâs⁹, de maritchas¹⁰, de buissons, de pippalîs¹¹, de lianes rampantes, d'ingoudis¹², d'arbres résineux comme le sardja¹³, de mille autres arbres de formes variées, tels que le sâla¹⁴ à la poussière odorante, le nimba¹⁵, l'ardjoura¹⁶, le bananier¹⁷, l'hintâla¹⁸, le pounnâga¹⁹. Toutes les parties sont également favorisées : les endroits humides sont remplis de plantes aquatiques, telles que le lotus ; les endroits secs sont couverts d'arbustes qui se plaisent dans cette espèce de terrain. On distingue le djambou²⁰, le djamboûla²¹ les arbres au feuillage noir, le tchampaca²², l'asoca²³, le bilwa²⁴, le tindouca²⁵, le coutadja²⁶, le nâgapouchpa²⁷ et le cadamba²⁸. Sur le gazon se glisse le serpent, ou se promène le cerf. Les tapis de verdure sont foulés par les Siddhas²⁹, les Tchâranas³⁰ et les Râkchasas, et les rochers couverts de Vidyâdharas³¹. Les bois retentissent des rugissements des lions et des léopards. Le front de la montagne est orné de nuages, et porte l'empreinte des pas de la Lune. Célébré par les dieux et les Gandharvas, paré de la présence des Apsarâs, le Gomanta se décore des fleurs si variées des arbres divins : la foudre d'Indra le respecte ; il ne connaît ni les feux de l'incendie, ni la

⁶ *Dalbergia ougeiniensis*.

⁷ Sandal, *sirium myrtifolium*.

⁸ *Xanthocymus pictorius*.

⁹ *Eletteria* ou *alpinia cardamomum*.

¹⁰ *Piper nigrum*.

¹¹ Poivre-long

¹² *Jiyaputa* ou *inguä*.

¹³ *Shorea robusta* ou *pentaptera arjuna*.

¹⁴ *Shorea robusta*, le sâl.

¹⁵ Le nimb, *media azidarachta*.

¹⁶ *Pentaptera arjuna*.

¹⁷ Le nom sanscrit de cet arbre est *cadalî* (*musa sapientum*). Le manuscrit bengali porte *catabhî*, qui est le *cardiaspermam halicacabum* ou la *clitoria ternatea*.

¹⁸ *Phoenix* ou *elate paludosea*.

¹⁹ *Rottleria tinctoria*

²⁰ Le jambosier, *eugenia jambu*.

²¹ *Pandanus odoratissimus*

²² *Michelia champaca*.

²³ *Jonesia asoca*.

²⁴ *Egle marmelos*.

²⁵ *Diospyros glutinosa*.

²⁶ *Echites antidysenterica*, vulgairement *coraya*.

²⁷ *Rottleria tinctoria*, ou *mesua ferrea*.

²⁸ *Nauclea cadamba*.

²⁹ Ce sont des personnages connus par leur sainteté.

³⁰ Musiciens célestes

³¹ Voyez lecture LXXIV, not. 3.

violence de l'ouragan, charmante retraite des dieux, embellie des cascades les plus merveilleuses. Les bosquets sont comme les riches ornements de sa belle tête, les fleurs des Sêvalas³² aquatiques et des Sringâtas³³ font sa brillante parure. Ses pelouses agréables servent de lit aux habitants des bois : les ombrages variés qui couvrent ses flancs ressemblent aux nuages qui s' étendent au ciel. Ses longues allées d'arbres fleuris, les grottes agréables, ses cavernes fraîches sont pour le Gomanta ce que sont pour un époux les épouses aimables qui folâtraient çà et là sur ses pas. Son sommet est comme enflammé par le vif éclat des plantes : c' est la retraite paisible des anachorètes ; les beautés de la nature ont en ces lieux la perfection de l'art. Enfin, le Gomanta par sa large base et sa tête élevée touche aux profondeurs de la terre et semble se mêler au ciel.

Nos voyageurs, pareils à trois immortels, en approchant de cette montagne, furent frappés d'étonnement. Ils gravirent le Gomanta, comme les oiseaux s'élèvent dans l'air ; forts, patients et courageux, ils arrivèrent jusqu'au sommet, et trouvèrent que la beauté des lieux répondait à l'idée qu'ils en avaient conçue. Le fils de Djamadagni, le sage Râma, voyant les deux Yâdavas parvenus au terme de leur voyage, voulut encore leur répéter ses instructions : « Seigneur, dit-il à Crichna, je pars pour la ville de Soûrpâraca, mais sans vous perdre de vue au milieu des combats que vous allez livrer aux Dânavas. Le plaisir que m'a causé le voyage que nous venons de faire ensemble, ô Crichna, ne m'a point permis de sentir la fatigue. Voici donc la place où se passeront bientôt de grands faits d'armes. Le moment est venu où va commencer la lutte que vous devez tous deux soutenir en faveur des dieux. Prince des Souras, Vêcountha³⁴, Vichnou, toi que célèbrent les dieux, et qu'adore le monde entier, écoute mes dernières paroles. O Govinda, ton combat avec Djarâsandha est la première scène de cette grande oeuvre que tu dois accomplir dans ce monde pour le salut des hommes vertueux. Ici même tu vas, ô Crichna, développer la force de tes armes ; tu vas déployer ta forme terrible et guerrière. En te voyant une main armée du disque, l'autre armée de la massue, en te voyant orné des huit³⁵ facultés surnaturelles, Indra lui-même peut trembler. Entre donc aujourd'hui dans cette voie terrestre que te montre le ciel pour l'avantage des immortels, et pour ta gloire, ô le plus juste des êtres. O généreux Govinda, appelle à toi le fils de Vinatâ³⁶ qui te sert de pavillon et de monture. L'heure du combat est arrivée, les rois se lèvent contre les dieux, les vassaux du fils de Dhritarâchtra s'occupent déjà des préparatifs de la guerre. La Terre, veuve de ses rois, a les yeux attachés sur toi : elle porte le vêtement de deuil, et ses cheveux par leur arrangement³⁷ témoignent de sa douleur. Brille dans le combat, sous une forme humaine, comme un astre menaçant pour tes ennemis ; et que le résultat de cette lutte soit la mort pour les Dânavas, le Swarga pour les rois et le bonheur pour les dieux. O Crichna, toi que les immortels honorent, tu as daigné m'honorer toi-même. Je serai heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à tes succès, si tu daignes te souvenir de moi à l'heure du combat ».

Ainsi parla le fils de Djamadagni à l'illustre Crichna : il finit par lui souhaiter une victoire complète, et partit pour le pays qu'il habitait ordinairement.

³² *Vallisneria octandra*.

³³ *Trapa bispinosa*.

³⁴ Surnom de Vichnou ; l'étymologie de ce mot est incertaine. Voyez XLIIe, note 2.

³⁵ J'ai pensé que l'on désignait ici les huit qualités comprises sous le nom de विभूति, *vibhoûti*. Voy. ce mot dans le dict. de M. Wilson. Le passage est obscur : चतुर्द्विगुणपीनांस

³⁶ L'oiseau Garouda.

³⁷ Cette coiffure est appelée *véni* : elle consiste à rassembler tous les cheveux en une seule touffe qui tombe par derrière, sans aucune espèce d'ornement,

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE.

INCENDIE DU GOMANTA.

Vésampâyana dit :

¹Cependant le maître des rois, Djarâsandha, s'avancait triomphant à la tête de ces princes suivis de troupes nombreuses. C'étaient des chars de bataille, disposés avec art, attelés de chevaux superbes et bien dressés, et marchant en corps ou séparément ; des éléphants guerriers, pareils à de larges brouillards, conduits par des guides exercés, et parés de cloches et de colliers d'or ; des clièvres légers comme le nuage, rapides comme le vent, montés par d'habiles cavaliers et pleins de souplesse dans tous leurs mouvements ; des fantassins vigoureux, couverts de leur armure, chargés de traits menaçants, réunis par milliers et s'agitant comme des serpents. Ainsi, comme des masses orageuses, s'avançaient ces quatre corps de l'armée du puissant et courageux Djarâsandha, les chars aux roues retentissantes, les éléphants secouant avec orgueil leur parure sonore, les chevaux hennissant, et les fantassins poussant de confuses clameurs. Les dix régions de l'air et les rochers de la montagne résonnaient de ces bruits divers, et Djarâsandha s'élevait du milieu de cette armée au-dessus de la foule des rois qui l'entouraient. Cet immense concours de princes entourés de vassaux belliqueux ébranlait le ciel de mille cris, et pouvait être comparé à une masse de vapeurs où gronde la foudre. Ces chars prompts comme le vent, ces éléphants épais comme la nue, ces chevaux légers comme la fumée, ces fantassins ardents comme le feu, présentent une scène confuse ; telle apparaît dans le ciel l'armée de nuages qu'amène de la mer l'orageuse automne.

Les rois qui suivaient Djarâsandha entourèrent la montagne, et songèrent à établir leur camp. Leurs tentes s'élevaient avec magnificence et brillaient au loin comme les vagues de la mer se gonflant dans le temps du Parwan blanc². Au point du jour, ces princes, impatients et avides de combats, s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de commencer l'assaut du Gomanta. Ils demandaient tous le signal de l'attaque, et leur bruit tumultueux ressemblait à celui qui doit s'élever à la fin des âges au milieu de l'océan soulevé. Suivant l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leur veste, leur aigrette et leur canne, courent dans tous les rangs et commandent le silence. On se tait sans cesser d'être agité, et l'apparence de cette assemblée est celle de l'océan troublé où circulent silencieusement les poissons et les monstres marins. Quand le calme fut établi dans cette mer orageuse, et que l'attention des assistants fut comme enchaînée par la curiosité, Djarâsandha, tel qu'un autre Vrihaspati, commença un long discours :

« Princes, que vos troupes soient sans retard mises en mouvement, et que les flots de vos soldats entourent toute la montagne. Que les machines propres à lancer les pierres et les traits soient disposées ; que les guerriers saisissent leurs masses de fer, leurs glaives et leurs halberdes. Que les ouvriers construisent rapidement des mantelets, aussi forts que légers, pour mettre les combattants à l'abri des coups qui tomberont d'en haut. Un combat acharné va s'engager de part et d'autre, et les ordres que je donne doivent être exécutés promptement. Que cette haute montagne soit déchirée par la pioche et la houe : que les chefs, habiles dans l'art d'attaquer les forteresses, se mettent eux-mêmes à la tête des travaux. Je veux que dans cet assaut que nous allons livrer au Gomanta périssent enfin les deux fils de Vasoudéva. Que sur ce vaste rocher on ne voie plus aucun oiseau voler, et que l'air y soit obscurci de vos flèches. Cependant, que chaque prince occupe le poste que je vais lui assigner, et gravisse la montagne par un côté différent. Les rois de Madra et de

¹ Tout le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCIC lecture avec peu de différence.

² Le mois lunaire se partage en deux moitiés appelées *pakchas* : un de ces *pakchas* est nommé noir, *crichna*, et l'autre blanc, *soucla*. Le Parwan est une époque du mois, telle que la nouvelle ou la pleine lune, le 6e, le 8e ou le 10e jour de chaque quinzaine.

Calinga, Tchékîtâna avec les Bâhlicas, Gonarda, roi de Câsmîra, le souverain de Caroûcha, Drouma, Kimpouroucha et les montagnards escaladeront le côté occidental. Le petit-fils de Pourou, Vénoudâri, Somaca prince de Vidarbha, Roukmin roi de Bhodja, Soûryâkcha avec les Mâlavas, le souverain des Pântchâlas, le roi Droupada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant Dantavakra, Tchhâgali, Pouroumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâmbhî, celui de Mâlava³, Satadhanwan, Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de Trigartta, Bâna et le roi de Pantchanada attaqueront la montagne par le flanc septentrional, et joindront à l'habileté qu'ils ont pour emporter les forteresses la violente impétuosité de la foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros fils d'Ansoumân, Écalavya, Dridhâkcha, Kchatradharman, Djayadratha, Outtamôdjâs, le roi de Salwa, celui de Kérala⁴, Kêsica, le prince de Vidisa, Vâmadéva et le courageux Soukétou s'élanceront par le côté oriental, renversant tous les obstacles avec la même vigueur que les vents, quand ils fendent les nuages. Je me charge, avec le roi de Darada et le vaillant prince de Tchédi, d'emporter de vive force le côté méridional. Ainsi, que le Gomanta cerné de toute part soit frappé par nos armes foudroyantes. Que la hache, la massue, et les autres instruments de destruction servent à notre vengeance. Que cette montagne, formée de rochers inaccessibles, soit par vous, ô princes, réduite au niveau du sol ».

Les rois, après avoir reçu les ordres de Djarâsandha, se mirent à entourer le Gomanta, de même que les mers entourent la terre. Mais le roi de Tchédi, qui est parmi ses sujets comme Indra parmi les dieux, s'écria : « Qu'est-il besoin d'escalader cette montagne inabordable, où notre marche à chaque pas sera entravée par les arbres? Amassons autour du Gomanta du bois sec et des herbes, et mettons-y le feu : c'est le moyen le plus sûr. Nos guerriers, accoutumés à combattre dans la plaine et à lancer des traits du haut de leurs montures, ne sont pas préparés à un combat de pied, et à l'escalade d'une montagne. Il n'y a point de travail de siège, point de tranchée qui puisse nous amener au sommet de cette montagne : c'est une entreprise qui effraierait les dieux eux-mêmes. Il est bien d'attaquer une citadelle, mais quand il est possible de l'assiéger. On ne peut pas m'objecter ici que ceux qui sont sur la montagne n'ont ni vivres, ni eau, ni combustible, qu'ils seront forcés de descendre, et qu'alors par le nombre nous l'emporterons. Et d'ailleurs ignorez-vous que nous avons affaire à deux Yâdavas qui passent pour avoir une force extraordinaire et divine? Nous avons déjà pu les juger par leurs oeuvres : c'étaient des enfants, mais leurs actions étaient grandes et dignes des immortels. Je vous l'ai dit, entourez cette montagne d'herbes et de bois sec ; mettons-y le feu, et que ces deux insensés soient brûlés. S'ils parvenaient à se sauver de l'incendie qui les aurait cernés, nous nous réunirions pour les accabler, et ils laisseraient la vie dans ce combat ».

Ce discours du roi de Tchédi fut approuvé de ses collègues, qui en reconnurent toute la justesse. On fit un grand amas de bois, d'herbes, de roseaux et d'arbres desséchés : la montagne fut bientôt enflammée, comme la nue qui s'illumine aux rayons⁵ du soleil. Les guerriers s'empressaient de profiter des avantages du terrain et du vent pour pousser le feu avec activité. La flamme excitée par le souffle de l'air s'élevait de toute part, éclairant le ciel de sombres lueurs, qu'obscurcissaient les tourbillons de fumée. Animé par le vent, alimenté par le bois et les racines de tous ces beaux arbres, le feu fait de rapides progrès. Les larges roches du Gomanta se fendent en mille éclats, qui roulent comme de terribles météores. Un réseau immense et brillant enveloppe la montagne, semblable aux rayons qui couronnent un nuage. Le Gomanta dont le sol bouillonne, dont les arbres se

³ La XCle lecture porte *Mâgadha*.

⁴ Le Malabar.

⁵ Ce mot rayon rend ici le mot पाद, *pâda*, qui signifie ordinairement *pied*. Je lui ai donné cette dernière signification dans la lecture XCIV

consument, siffle et rugit comme l'animal sauvage réduit aux abois. La violence de l'incendie échauffe, enflamme et met en fusion des masses d'or, d'antimoine et d'argent. La montagne, dont tous les membres sont brûlants, ne présente pas cependant un corps entièrement lumineux ; elle est voilée par la fumée, et telle que le nuage formé de noires vapeurs. De temps en temps, sous la chute des rameaux embrasés, sous une horrible pluie de charbons, elle semble vomir des flammes, de même que la nue chargée de météores éblouissants. Sillonnée de cascades de lave dévorante, environnée d'une fumée épaisse, elle tombe en cendres, comme si elle était déjà la proie du feu qui doit consumer le monde à la fin des âges. Les serpents, à la tête large, à l'oeil noir, sortaient en sifflant de leurs retraites, le corps à demi brûlé. D'un bond impétueux ils s'élançaient en l'air à plusieurs reprises et retombaient enfin étouffés. Les lions et les léopards couraient çà et là, aveuglés par la lueur de l'incendie. La force de la chaleur exprimait des arbres qui ne brûlaient pas encore un suintement abondant. Le vent élevait des globes noirs de cendres mêlées d'étincelles, et couvrait le ciel d'un vêtement de fumée qui s'étendait comme un nuage orgueilleux. Les oiseaux et les autres hôtes de la forêt avaient fui loin de cette montagne que dévorait la flamme, et d'où se détachaient en roulant les roches calcinées : on aurait dit que la foudre d'Indra venait de broyer ces pierres autrefois si solides.

Ainsi les Kchatriyas, rangés en armes autour du Gomanta à la distance d'un demi crosa⁶, avaient allumé cet incendie dont ils sentaient eux-mêmes toute la violence. La montagne brûlait, les grands arbres se desséchaient, la terre enveloppée de fumée se réduisait en poussière. Râma irrité dit au vainqueur de Késin et de Madhou : « O Crichna, les rois nos ennemis, dans leur haine contre nous, ont mis le feu à cette montagne dont le sol et les arbres s'embrasent de tout côté. Entends-tu dans le lointain les cris de ces Kchatriyas à la vue de la fumée qui s'élève et des flammes qui consomment les forêts? Si, à cause de nous, le Gomanta est incendié, que dira le monde? que pensera-t-il de nous, qui aurons laissé traiter indignement la plus belle des montagnes? Ne serait-ce que par ce motif, ô Crichna, ô toi qui as la force et la fermeté du roc, je veux faire sentir à ces Kchatriyas la vigueur de mes bras. Les vois-tu occupés à attiser le feu? Ils n'ont point quitté leurs armes, quelques uns sont toujours sur leurs chars, et prêts à combattre, quel que soit le terrain. Je cours les joindre ». Il dit, et du sommet de la montagne, comme le roi des astres du sommet du Mérou, le jeune Bala s'élança avec impétuosité. Sur sa poitrine flotte une guirlande de fleurs ; ses lèvres sont humides de Câdambarî ; son vêtement est noir, sa face blanche. Il ressemble à la lune d'automne : il n'a qu'un pendant d'oreilles magnifique, et sur son front s'élève un riche diadème. Le frère aîné de Késava venait de descendre dans la plaine : le puissant Crichna, pareil à un sombre nuage, suit ses pas, et sous ses pieds ébranle la montagne. Ces mouvements font jaillir et remonter l'eau des sources : les branches des arbres en sont inondées, comme le front de l'éléphant est mouillé de la liqueur que ses tempes distillent, et la violence du feu est tempérée par cette eau, de même qu'à la fin d'un Calpa⁷ l'ardeur du soleil est éteinte par l'eau des nuages. Crichna pousse un cri de lion : couvert d'un vêtement jaune, noir lui-même comme la nue, la tête ornée d'un diadème, la face éclatante de beauté, l'oeil comparable au lotus, la poitrine marquée du Srîvatsa, brillant comme Indra aux mille yeux, il se précipite aussi rapidement que Râma. La montagne, qui s'agite sous le poids des deux héros, en se balançant, produit toujours de nombreux jets d'eau qui calment la fureur du feu. A cette vue, les rois restent interdits, et commencent à trembler.

⁶ C'est-à-dire 2.000 coudées, le *crosa* étant de 4.000 coudées.

⁷ Le mot *calpa* peut ici s'entendre d'une révolution des saisons de l'année.

L'Yamuna détournée de son cours : lecture 102

CENT-DEUXIÈME LECTURE.

L'YAMOUNÂ DÉTOURNÉE DE SON COURS.

Vêsampâyana dit :

Cependant Râma, conservant le souvenir de l'amitié des pasteurs, avec l'agrément de Crichna, se rendit seul dans le Vradja. Avec quel plaisir il revit ces bois charmants et touffus où il avait été élevé, et ces ondes fraîches et embaumées! Le frère aîné de Crichna, en entrant dans le Vradja, reprit un vêtement simple et agreste : le guerrier vainqueur parla aux bergers avec la même tendresse qu'autrefois, observant toutes les distinctions qu'exigeaient la politesse et l'âge. Il leur adressa à tous la parole, les réjouissant de ses doux propos, et contant aux femmes de jolies histoires. Les vieux pasteurs, charmés de revoir après une longue absence leur aimable compagnon¹, lui dirent avec affection : « Bonne arrivée, vaillant héros, orgueil des Yâdavas! Nous sommes, mon enfant, bien contents de te voir aujourd'hui, bien joyeux surtout qu'un guerrier renommé dans les trois mondes, que Râma, la terreur de ses ennemis, pense encore à venir en ces lieux. C'est vraiment un grand bonheur pour nous : ainsi que toi, tous les êtres aiment à revoir le lieu de leur naissance. Nous allons être pour les dieux un objet d'envie, nous que tu daignes visiter, nous dont tu combles les désirs. Oh! nous connaissons vos exploits : vous avez tué les lutteurs, et terrassé Cansa. Par un trait de générosité toute particulière vous avez donné le trône à Ougraséna. Nous avons entendu parler de votre combat sur mer avec l'Océan, de la mort de Pantchadjana, de la bataille gagnée sur Djarâsandha, de la défaite des Kchatriyas au Gomanta, de la mort du roi des Daradas et de la déroute du prince Mâgadha, de ces armes divines descendues au milieu du combat, de la mort de Srigâla à Caravîrapoura, du couronnement de son fils, de l'accueil de vos concitoyens, de votre entrée à Mathourâ, sujet d'admiration même pour les dieux. Enfin la terre est soumise, et les rois subjugués. Et nous, nous sommes, comme autrefois, heureux de ton arrivée : nous nous en réjouissons tous avec tes parents ».

Râma répondit aux bergers rassemblés autour de lui : « Non moins que les Yâdavas, vous êtes mes parents. C'est ici que s'est écoulée notre enfance, ici que nous avons connu le bonheur. Comblés de vos bienfaits, comment pourrions-nous vous oublier? Dans vos maisons nous avons pris notre nourriture, en ces lieux nous avons gardé les vaches. Vous êtes tous nos parents, tous nous sommes unis par le cœur ». Ainsi parlait avec sincérité, au milieu du cercle des pasteurs, le héros au soc terrible, et en l'écoutant les bergères ne pouvaient cacher leur satisfaction.

Ensuite Râma entra sous les ombrages de la forêt, où l'attendait le plaisir.

Alors les bergers complaisants apportèrent à Râma la liqueur dont il avait déjà éprouvé la douceur : ces bergers étaient instruits de tout. Râma, pareil au nuage doré par les rayons du soleil, au milieu des bois, entouré de ses parents, buvait de cette boisson enivrante. On lui présentait aussi des fruits et des fleurs de la forêt, aussi variés qu'agréables, de doux parfums, des mets délicieux, des lotus à peine éclos et des bouquets odoriférants. La tête ornée de ses beaux cheveux bouclés, une de ses oreilles parée d'un riche pendant, sa large poitrine rouge de sandal et couverte d'une guirlande de fleurs, Râma brillait comme le

¹ L'auteur joue ici sur le nom de *Râma*, राम.

Mandara dont le Kêlâsa relèverait l'éclat et la magnificence. La couleur de son vêtement est noire, semblable à celle de la nuée grosse d'orages : il apparaît aux yeux tel que la lune resplendissante au milieu des nuages amoncelés. A son côté pend le soc du combat, recourbé comme le corps du serpent : sa main tient sa masse brillante ; et lui, enivré par la liqueur, sent sa tête tourner, enveloppée de ténèbres, de même que dans les nuits d'hiver tourne la lune voilée par la tristesse.

Dans cet état, Râma dit à l'Yamounâ : « Noble rivière, je veux me baigner: viens vers moi, ô belle qui cours vers l'Océan ». L'Yamounâ dédaigna un ordre que Sancharchana donnait dans un moment d'ivresse, et d'ailleurs, entraînée follement par son caractère de femme, elle refusa de venir à l'endroit indiqué. Râma, échauffé par la liqueur et par la colère, prend son soc et l'enfonce dans la terre : les touffes de lotus sont coupées, et du calice des fleurs s'échappe une eau jaunie par les atomes du pollen. Par le sillon que ce soc vient de tracer, le héros arrive sur le bord de l'Yamounâ, qu'il entraîne après lui comme une femme avec qui l'on use des droits du plus fort. La rivière, avec ses ondes jaillissantes, ses courants, ses étangs, vient en tournoyant, et suit la route ouverte par le soc. Telle qu'une femme subjuguée par la terreur, elle obéit à la crainte que lui inspire Sancharchana, cette nymphe² dont les reins sont des îles verdoyantes, et les lèvres les fruits du bimba ; qui pour les fils de sa ceinture présente l'écume de ses flots brisés contre la rive, pour ses pieds les extrémités de ses bords, pour sa couronne les tourbillons de ses vagues, pour ses seins les troupes de canards sauvages, pour ses membres ses gouffres rapides et profonds, pour sa parure les poissons effrayés, pour le coin de ses yeux les cygnes blancs, pour sa robe la poussière du câsa³, pour ses boucles de cheveux les plantes de ses rives, pour ses pas les cascades formées par ses ondes. Frappée au coin de l'oeil par un coup de soc, cette épouse de l'Océan est aussi troublée que cette femme bossue⁴ rencontrée par Crichna dans la rue royale. Elle se voit entraînée violemment avec ses eaux frémissantes hors de son ancienne route, et conduite dans le Vrindâvana. Les oiseaux aquatiques l'y accompagnent, en faisant retentir les bois de leurs cris. C'est là que l'Yamounâ, prenant une forme humaine, dit à Râma : « Grâce, seigneur ; je suis effrayée du détour que vous me faites faire. La forme que vous me donnez, le cours que vous ouvrez à mes eaux est contraire à ma nature. Fils de Rohinî, vous m'avez égarée de mon chemin, et entraînée sur un mauvais terrain : quand j'arriverai à l'Océan, que diront mes rivales fières de leur rapidité? En me voyant venir par un long détour, elles se riront de moi au milieu de leurs flots écumants. Grâce, héros, frère aîné de Crichna! ô le meilleur des dieux, soyez clément et généreux. Avec votre soc vous m'avez tirée jusqu'ici : mettez un terme à votre ressentiment ; je me prosterne à vos pieds. Rendez-moi la liberté de reprendre mon cours accoutumé ».

Le héros au soc guerrier, en voyant l'Yamounâ prosternée, donne à l'épouse de l'Océan une réponse où dominait encore la fierté de l'ivresse : « Belle au doux regard, je t'ai ouvert une route nouvelle avec mon soc, et je désire que cette contrée soit désormais arrosée de ton eau bienfaisante. Charmante épouse de l'Océan, telle est ma volonté. Maintenant tu peux t'en aller en paix : sois toujours heureuse. Je compte que la gloire de mon action durera autant que ce monde ». Les habitants du Vradja, témoins de la manière dont l'Yamounâ avait été amenée, applaudirent à Râma, et vinrent le saluer avec respect. Après avoir renvoyé l'Yamounâ et reçu tous les pasteurs, le héros se mit à réfléchir en lui-même, et vit qu'il était temps de retourner à Mathourâ. Il partit, et arriva bientôt au palais de son père, où était resté le vainqueur de Madhou, l'être infini descendu sur la terre. Sans quitter son costume de voyage, sans ornement et paré seulement de sa guirlande champêtre, Râma aborda Djanârddana. Celui-ci, en voyant arriver son frère, se leva aussitôt et lui

² Ces idées sont déjà dans la LXVIIe lecture.

³ Voyez lect. LXVII, not. 10.

⁴ Voyez lect. LXXXIII.

offrit un siège magnifique. Râma s'assit, et Govinda lui demanda si tous les parents du Vradja étaient en bonne santé, et les vaches toujours heureuses. « Oui, Crichna, répondit Râma à son frère, la santé est à tous ceux à qui tu peux la souhaiter ». Ensuite les deux héros, en présence de Vasoudéva, commencèrent à raconter les différents traits de leur histoire, récits sacrés dont les Pourânas sont remplis.

Le barattement de la mer : lecture 215

DEUX CENT-QUINZIÈME LECTURE.

BARATTEMENT DE LA MER.

Djanamédjaya dit :

A l'époque où Râhou ne faisait qu'un seul corps¹, comment les êtres se sauvèrent-ils de la destruction?

Vêsampâyana reprit :

Le souverain Pradjâpati et les Richis, voulant pourvoir à l'ordre sur la terre, avaient élevé au trône et sacré Prithou², fils de Véna. On était alors dans le Trétâ-youga, et les mortels se disaient en bénissant ce prince : « Voilà notre grand roi: à lui nous devons et nos moeurs et nos arts. Par ses vertus il est le père de tous les êtres ». C'était dans ce temps que les dieux se trouvaient sur les coteaux du Gandhamâdana³, où ils se macéraient par mille austérités. Les Dânavas s'étaient réunis avec eux sur cette montagne. La saison de Mâdhava⁴ venait de naître : la vue de ces lieux enchantait et les Dêtyas et les dieux. Le vent apportait jusqu'à eux l'odeur délicieuse des fleurs, qui charmait leur âme. Les Dêtyas surtout, étonnés et ravis, ne pouvaient contenir leur joie, et ils disaient : « Si les fleurs ont un pareil parfum, que serait-ce de l'élixir qu'elles produiraient? Essayons de tous les moyens, quels qu'ils soient, que nous fournit l'expérience. Battons les plantes dans la mer de lait avec le grand et large Mandara. Il faut d'abord baratter cette onde blanche, et pour cette opération réunissons tous nos efforts. Que le grand Vichnou soit le directeur de l'ouvrage. Nous partagerons avec nos ennemis le ciel et la terre. Prenons tout, les racines, les feuilles, les branches, les fleurs et les arbres, tout ce que la terre pourra nous offrir, et formons-en un heureux mélange ».

Ainsi parlèrent les Dêtyas, et ils arrachèrent sur le Gandhamâdana les plantes qui garnissaient ses coteaux. Ils veulent ensuite soulever le Mandara ; mais la force de leurs bras réunis ne peut réussir à le remuer : la terre tremble sous leurs efforts. Épuisés de fatigues, les genoux éternés, ils tombent au fond de la vallée. Alors se recueillant en eux-mêmes, et brûlant leurs péchés au feu de la pénitence, ils vont trouver le père commun des êtres, et baissent devant lui leurs fronts respectueux. Brahmâ, grand et présent partout,

¹ Râhou fut coupé en deux par le *tchakra* de Vichnou ; sa tête et sa queue ainsi séparés forment, suivant les astronomes, deux planètes, qui correspondent aux nœuds ascendant et descendant. L'histoire du barattement de la mer est racontée plus longuement, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, dans l'épisode du Mahâbhârata, dont M. Wilkins a inséré la traduction dans ses notes du Bhagavad-gîtâ

² Voyez tom. I, lect. V.

³ Montagne que l'on place à l'est du Mérou : l'Agni-pourâna en fait une branche méridionale de cette montagne. Par abréviation on l'appelle aussi Gandha. Le mot *Gandhamâdana* marque que les parfums de cette montagne sont *enivants*. Il y a aussi un bois qui porte le nom de *Gandhamâdanam*.

⁴ Voyez la note 5 de la CCXIe lect., माधवे समय.

connaissant le désir de leur coeur, leur fit une réponse inspirée par l'amour qu'il porte aux mondes dont il est le créateur, et la voix de l'être invisible frappa agréablement leurs oreilles. A cette voix immortelle les Âdityas, les Roudras, les Marouts, les Dévas, les Yakchas, les Gandharvas et les Kinnaras répondirent par leurs chants. « Réunissez tous vos efforts pour obtenir le breuvage d'immortalité, avait dit le dieu, et vous pourrez remuer cette montagne si brillante par ses métaux ». Et aussitôt les Dévas et les Asouras soulevant ensemble la montagne, la font mouvoir avec rapidité au milieu de ce liquide aussi blanc que la neige. Les paroles de Brahmâ ont enflammé leur courage : les Dêtyas aux bras vigoureux s'animent mutuellement par leurs paroles. L'eau de la mer rejaillit sur la terre, au moment où les Dévas et les Dânavas y plongèrent le Mandara qui leur servait de ribot⁵, et prirent le serpent Vâsouki pour être la corde qui devait le faire tourner. Cette onde, battue durant mille ans avec les diverses plantes, se changea en un lait épais, et produisit enfin l'Amrita. Les Asouras furent les premiers à s'en emparer ; mais les Dévas, furieux de cette perte, le reprirent ensuite en employant les artifices de l'amour⁶. De cette mer sortirent avec le breuvage d'immortalité Dhanwantari, la liqueur enivrante⁷, la déesse Srî, la pierre précieuse appelée Côtoubha⁸, la lune dans toute sa pureté, le cheval Outchêhsravas. Râhou parvint à se glisser parmi les Dévas et à boire aussi de l'Amrita : « Aucun autre Asoura, dirent les Dévas, n'aura cet avantage ». Alors Hari, attaquant Râhou, lui trancha d'un coup de tchakra la tête qui depuis lors est restée avec les Pitris et les Mounis éternels. Indra prit ensuite cet Amrita et le remit à la Terre, qui, obéissant à l'ordre de Brahmâ, disparut aussitôt.

⁵ Les mots par lesquels on désigne ici le ribot et la corde sont पुष्कर et नेत्र. M. Wilson dit que नेत्र est l'anneau qui tient la corde.

⁶ Vichnou, pour ravir aux Asouras le breuvage d'immortalité, prit la forme d'une femme, nommée *Mohini*, et qui par sa beauté troubla leurs esprits

⁷ C'est-à-dire la nymphe Sourâdêvî, déesse des liqueurs spiritueuses.

⁸ Joyau que Crichna attachait sur sa poitrine.